

Ce que l'image ne dit pas

Carnet d'un photographe de nature

Mickaël Giraud-Telme

MACROMIKE PHOTO



Avant-propos

Ce livre n'est pas un portfolio.

Vous n'y trouverez ni mes plus belles images, ni les coordonnées GPS des meilleurs spots, ni des conseils pour réussir vos photos.

C'est un recueil de silences.

D'échecs. De rencontres qui n'ont pas eu lieu. De ce que la nature a consenti à me montrer, et de tout ce qu'elle m'a refusé.

Pendant trente ans, j'ai marché dans les Alpes et le Bugey, un appareil sur l'épaule, la plupart du temps pour rien.

J'ai rapporté peu d'images. Beaucoup de patience. Une forme d'humilité qu'on n'apprend qu'en échouant, encore et encore, devant plus grand que soi.

Je n'ai pas de morale à offrir à la fin de chaque texte. Juste des instants, tels qu'ils sont venus.

Ce que la montagne m'a enseigné ne s'arrête pas à elle. Entrer sans déranger, ça se pratique partout — dans une forêt, dans une pièce, dans une vie.

Si vous cherchez la photo parfaite, refermez ce livre.

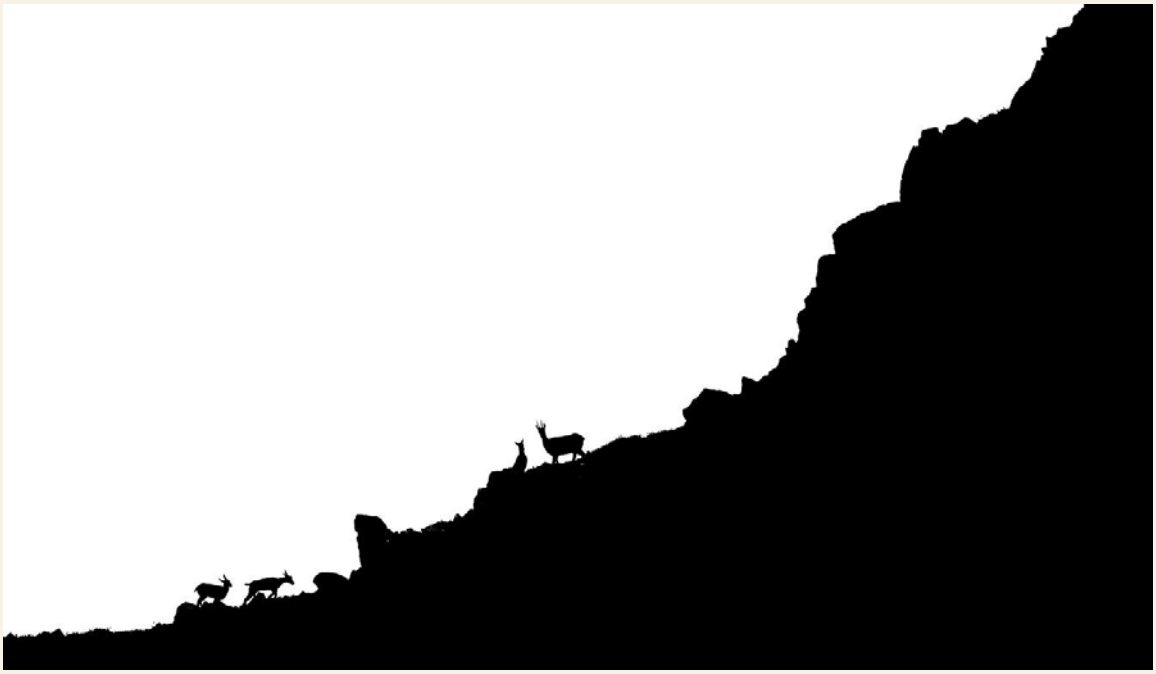
Mais si vous voulez marcher un peu à mes côtés, dans le froid, dans l'attente, dans le respect de ce qui ne nous appartient pas —

Alors avancez.

Je ne vous promets rien. La montagne non plus.

Mickaël Giraud-Telme

Macromike Photo



Prologue

L'aigle de Chabrière

J'avais quatorze ans, peut-être quinze.

L'âge où l'on croit encore qu'on peut disparaître dans les montagnes et n'en jamais revenir. L'âge où l'on ne sait pas encore qu'on les porte déjà en soi pour toujours.

Ce matin-là, j'avais quitté Orcières avant l'aube. Pas par les sentiers — ils ne mènent qu'aux endroits où tout le monde va. J'avais pris par là où le chemin n'a plus de trace, là où seuls les chamois, les chevreuils, les renards font leur vie. Là où se joue le théâtre silencieux du sauvage.

Au sommet d'une crête abrupte, le casse-croûte dans une main, les jumelles dans l'autre, j'observais.

Sur la crête d'en face — bien plus haute, bien plus imposante — une harde de chamois broutait l'herbe rase des sommets. Chabrière veillait au-dessus d'eux, massive, indifférente. Les femelles avançaient lentement, têtes baissées. Entre elles, un éterlou — un jeune de l'année, encore maladroit sur ses pattes fines.

Et puis il est arrivé.

De nulle part. Un aigle royal. Les ailes repliées en mode torpille, une masse sombre lancée à pleine vitesse contre le ciel. Pas de cri. Juste le silence fendu par cette trajectoire implacable.

Il s'est jeté sur l'éterlou. Le choc a été brutal, sonore — même de loin, j'ai entendu l'impact. Les femelles ont explosé dans toutes les directions. L'éterlou a basculé. Mais les serres n'ont pas tenu.

Ce qui s'est passé ensuite, je l'ai vu au ralenti. Le jeune chamois a glissé. Déséquilibré. Entraîné dans sa propre chute par le poids de l'aigle qui tentait encore de s'accrocher. Puis il est tombé. Deux cents mètres. Peut-être trois cents. Le long de la falaise, dans un fracas de pierres et de silence.

L'aigle, lui, a déployé ses ailes. Il a plané. Puis il est descendu, lentement, majestueusement, vers le corps disloqué en contrebas.

Je suis resté là. Immobile. Le cœur battant si fort que je l'entendais dans mes oreilles.

J'ai regardé l'aigle se poser près de sa proie. J'ai regardé le festin commencer. J'ai regardé la vie prendre ce qu'elle donne, sans morale, sans théâtre. Juste la loi des sommets.

La lumière a tourné. Le soleil a décliné. Les ombres se sont allongées sur Chabrière. Je n'ai pas bougé. Je suis resté jusqu'à ce que la nuit tombe et que l'aigle disparaisse dans l'obscurité.

Quand je suis redescendu, j'avais les jambes engourdies par le froid et les yeux brûlants d'avoir trop fixé le vide.

Je n'avais pas d'appareil photo.

Pas une image. Juste cette scène gravée dans ma rétine, dans mes mains tremblantes, dans mon souffle court. Gravée si profondément que trente ans plus tard, je la revois encore avec une netteté que jamais aucune photo ne pourra égaler.

C'est là que tout a commencé. Cette obsession. Ce besoin de retourner là-haut. De guetter. D'attendre. De voir ce que personne ne voit. De capturer — ou d'essayer — ce moment suspendu où la nature se dévoile sans filtre, sans complaisance.

Mon père est un photographe amateur. Un excellent photographe. Il m'a transmis le regard, peut-être. La sensibilité à la lumière. Mais tout le reste — la technique, l'obstination, les affûts glacés à cinq heures du matin — je l'ai appris seul, dans ces montagnes qui m'ont élevé.

Parce que ce jour-là, sur cette crête face à Chabrière, j'ai compris quelque chose d'essentiel : la plus belle image est parfois celle qu'on ne prend pas. Celle qui nous traverse. Celle qui nous transforme. Celle qui nous donne envie de passer le reste de notre vie à essayer de la retrouver.

Je cherche encore cet aigle.

Je cherche ce moment de grâce suspendu dans le vide. Je cherche cette beauté terrible et pure que la nature offre à ceux qui acceptent d'attendre, de se taire, de ne rien maîtriser.

Parfois je la trouve. Souvent, elle m'échappe.

Mais à chaque fois que je monte là-haut, à chaque fois que je guette l'horizon avec mon appareil, à chaque fois que je rentre bredouille mais habité — je revis cet instant.

Quatorze ans. Une crête. Un aigle. Pas d'image.

Et tout qui commence.

Partie — Origines

Avant les sommets, il y a eu l'infiniment petit.



Le monde inversé

Mon père, ce passionné de photographie. Pas de spécialité particulière — il touche à tout, avec la même attention.

La goutte d'eau, surtout. Celle qui, posée sur une feuille ou un fil d'herbe, renversait le monde à travers elle — le paysage entier retourné, comprimé dans cette sphère minuscule et fragile.

Il utilisait des bagues allonges pour ce genre de prise de vue. Je ne comprenais rien à sa technique. Ni les bagues qu'il vissait entre le boîtier et l'objectif, ni ce qu'il ajustait sans cesse — la vitesse, le diaphragme, la sensibilité. Tout ça restait pour moi un langage secret, réservé aux adultes qui savaient.

C'était encore l'époque de l'argentique. Le labo était installé au fond du garage, derrière l'établi et les outils de bricolage. Une photo trônait dans notre salon depuis des années : le chalet d'Arthouse, en noir et blanc, un contraste si précis qu'il s'est gravé dans ma rétine pour toujours. Je ne savais pas encore que ça s'appelait de la photographie. Je savais juste que ça me fascinait.

Je me suis essayé à la macro à mon tour. Les débuts ont été difficiles — l'argentique ne pardonne rien, le boîtier de mon père restait complexe entre mes mains, et tous ces réglages qu'il maîtrisait sans y penser me demandaient un effort que je ne savais pas encore fournir. Beaucoup d'images ratées, de pellicules gâchées, avant de comprendre quoi que ce soit.

La première fois que j'ai vu, à travers le viseur, les poils d'une abeille couverts de pollen, grossis comme jamais à l'œil nu, j'ai compris que la nature ne s'arrêtait pas à l'échelle d'où je la regardais d'habitude. Il y avait un monde entier, juste en dessous, que je piétinais sans le voir depuis toujours.

Je me suis mis à chercher des sujets à photographier, comme les orchidées sauvages ou les edelweiss. Ce sont des plantes exigeantes, capricieuses, parfois présentes une année et absentes la suivante sur la même station, sans qu'on comprenne toujours pourquoi. Il faut apprendre où chercher, à quelle période, sur quel sol. Je ne suis pas devenu un expert, mais un curieux, comme un explorateur — mon père a toujours eu, sur les fleurs, les papillons une mémoire bien plus fine que la mienne — mais j'ai appris à regarder le sol avec une très grande attention, la même que je porterais, plus tard, aux crêtes pour les chamois.

Je me souviens d'une fleur sauvage, la swertie vivace, trouvée par hasard, en bordure d'un ruisseau forestier, un massif discret que je n'aurais jamais repéré sans m'être penché, littéralement, pour regarder ce qui poussait entre les herbes plus hautes. Je suis revenu plusieurs printemps de suite. Certaines années, presque rien. D'autres, la même fleur exactement au même endroit à profusion, comme un rendez-vous tenu en silence.

Les insectes pollinisateurs sont venus en même temps, presque naturellement. Les abeilles, les papillons, les syrphes qui imitent les guêpes pour se protéger des prédateurs. Je les photographiais pour leur beauté, d'abord — les couleurs, les textures, la précision de leurs ailes. Puis j'ai compris ce qu'ils faisaient, littéralement, en butinant : ils permettent à la vie de continuer. Sans ce ballet minuscule et silencieux, la moitié de ce que je photographiais à plus grande échelle — les fleurs, les fruits sauvages, les habitats entiers — n'existerait simplement pas.

Je n'ai jamais fait de la macro mon métier. Mais c'est elle qui m'a appris, avant même mes premiers affûts, à ralentir. À regarder longtemps une chose immobile avant de comprendre qu'elle grouille de vie. À accepter qu'un cadre de quelques centimètres carrés puisse contenir tout autant de mystère qu'un versant de montagne entier.



Mon père m'a montré cette porte. Je ne l'ai jamais vraiment refermée.



Sarriesse, au pied de Chabrière

C'est à cet endroit que mon père m'a amené, petit, bien avant la rencontre avec l'aigle qui allait tout changer.

Il avait avec lui son Tokina 300mm et une seule et unique pellicule de douze poses. Une ou deux de plus auraient été précieuses, ce jour-là, pour garder trace de tout ce qui s'est offert à nous, tous ces chamois juste en dessous de nous, paisibles et indifférents. Cette maladresse-là me fait encore sourire aujourd'hui — le même geste, au fond, que moi qui oublie parfois ma carte mémoire ou la batterie sur le bureau avant de partir. Le matériel change. Les étourderies restent.

C'est là, aussi, que j'ai vu mes premiers chevreuils — peut-être les tout premiers du secteur. Aujourd'hui, ils ont largement colonisé ce territoire, bien adaptés à ce climat montagnard qui pourtant ne leur promettait rien de facile.

Il y avait les edelweiss, déjà. Cette plante sacrée à mes yeux, nichée dans les éboulis les plus improbables, qu'on ne trouve qu'en la méritant.

Le pied de la montagne est boisé, presque intime. Puis la pente se redresse, la forêt s'efface peu à peu, jusqu'à cette crête fine et étroite où, plus tard, adolescent, j'ai mangé mon casse-croûte, jumelles aux yeux, à guetter le ciel. Ce jour-là, tout a vraiment basculé.

Mais quelque chose avait déjà commencé bien avant, ici même, dans ces premières montées aux côtés de mon père.

En montagne, j'ai toujours trouvé qu'il allait trop vite. Pas pour mon rythme physique — pour tout ce qui nous entourait. J'aime marcher avec lui, énormément. Mais j'aime aussi la solitude, et la façon dont je prends le temps, moi : une autre approche, un autre tempo, le silence, la discrétion, l'espoir de la rencontre derrière une crête, un rocher.

C'est peut-être ce qui m'a donné envie d'y retourner. Seul, plusieurs fois, dans les années qui ont suivi.

Le matériel a suivi, doucement. Un 70-210mm, une première amélioration. Puis, enfin, le fameux 400mm AI.

Le début d'un bouleversement.

Merci, papa.

Partie I — L'attente

Ce qui se passe avant — et parfois à la place de — la photo.



Le froid brûle

Neuf degrés sous zéro, cinq heures du matin.

Le froid ne vous engourdit pas seulement — il vous dévore. Il s'infiltre par les coutures, remonte le long de la colonne, se loge dans les articulations. Au bout de quelques heures d'immobilité, il devient l'unique pensée.

Mais ce matin-là, comme tous les autres, je suis monté quand même. Parce qu'en haut, à cette heure précise, quelque chose se produit. Les coqs de bruyère paradent.

Il faut partir dans la nuit. Marcher à la frontale, dans le noir absolu, le sac qui tire sur les épaules, le souffle qui fume. Grimper une heure, peut-être deux, jusqu'à cette prairie d'altitude où l'herbe rase cède la place au vide.

Arriver avant eux. S'installer dans le noir. Déployer l'affût.

Et attendre en silence.

L'attente, c'est le métier.

Une lueur grise à l'horizon. Les contours des montagnes émergent lentement. Et dans cette demi-obscurité, les premiers chants s'élèvent — des roucoulements graves, gutturaux, préhistoriques.

Ils sont là.

Le cœur s'accélère. Les doigts — engourdis — cherchent l'appareil.

Il n'y a pas assez de lumière. Jamais assez.

C'est le paradoxe de cette parade : elle se joue au moment le plus photogénique et le plus impossible de la journée. Monter les ISO jusqu'à l'image granuleuse, ou baisser la vitesse et accepter le flou. Il n'y a pas de bon choix.

Je déclenche quand même. Les mâles en plumage sombre gonflent le jabot, déploient la queue en éventail, sautent, se provoquent — un ballet qui se répète chaque printemps depuis des millénaires, et qui ne demande rien à ma présence.

Les images que je ramène sont presque toujours décevantes. Des silhouettes plus que des portraits, du bruit numérique, un flou de bougé sur les ailes.

Mais quand je les regarde, je revois tout le reste. Le froid sur les joues. La montée dans le noir. L'instant où la lumière naît, timide, et où les chants commencent. Cette certitude, aussi : être au bon endroit, au bon moment, témoin de quelque chose que peu de gens verront jamais.

Un matin, alors que je rangeais le matériel avec les doigts en feu, un mâle s'est posé à deux mètres de moi. Sur un rocher. Il m'a regardé. Je n'ai pas bougé. On s'est observés — le temps m'a semblé suspendu. Puis il a émis un roucoulement grave avant de partir.

Je n'ai pas sorti l'appareil. Par stupeur, pas par choix.

Certains instants n'ont peut-être pas besoin d'être fixés. Ils sont plus vrais laissés dans la mémoire, intacts, non traduits en pixels.

Neuf degrés sous zéro, cinq heures du matin. J'y retourne chaque printemps. Avec les mêmes mains gelées, les mêmes espoirs, la même certitude d'échouer techniquement.

Et malgré tout — ou à cause de tout ça — c'est là que je me sens vivant.



Dix ans de flou

Mon premier vrai objectif pour l'animalier, c'était un 400mm manuel. Tout manuel.

Pas d'autofocus, pas d'assistance — juste une bague qu'il fallait tourner à l'instinct, en espérant que l'animal reste assez longtemps immobile.

Ils ne restaient jamais immobiles.

J'ai photographié avec ce caillou pendant dix ans. Des milliers de sorties. Un taux d'échec qui ferait pleurer n'importe quel photographe d'aujourd'hui. Mais je n'avais pas le choix — pas les moyens d'acheter mieux.

Le renard qui traverse le champ au petit matin. Je cadre, je tourne la bague, il bouge, je recadre, il s'arrête, je déclenche. Flou.

La martre sur la branche, à contre-jour. Flou.

Le chat sauvage dans les sous-bois. Flou.

Des centaines, des milliers d'images ratées. Des animaux fantômes sur des fonds nets. Parfois je rentrais avec une carte pleine — et pas une seule image exploitable.

Mais ces dix années de frustration m'ont appris ce qu'aucun stage, aucun matériel moderne n'aurait pu enseigner. La patience. L'observation. La lecture du comportement animal. Quand on sait qu'on n'aura qu'une chance sur dix de faire le point, on apprend à choisir ses moments — pas à mitrailler en espérant qu'une image sur cinquante soit nette.

On apprend les habitudes des animaux. Le renard qui s'arrête toujours avant de traverser un espace ouvert. La martre qui se fige une demi-seconde avant de sauter. Le chat sauvage qui marque un temps d'arrêt en captant une odeur.

Ces micro-secondes où tout se suspend — c'est là qu'il faut déclencher. Et pour les reconnaître, il faut avoir raté mille fois avant.

Le jour où j'ai enfin pu m'offrir un objectif moderne, autofocus, stabilisé, j'ai eu l'impression de tricher. Le point se faisait instantanément. Chaque image devenait exploitable.

C'était troublant. Je réalisais à quel point j'avais raté d'images magnifiques à cause de ce vieux caillou.

Mais je réalisais aussi que sans ces dix années de galère, je ne saurais pas m'en servir. Anticiper le mouvement. Choisir l'instant. Comprendre pourquoi une image fonctionne et une autre non. Tout ça, je ne l'ai pas appris dans un manuel. Je l'ai appris en ratant, jusqu'à ce que les mains sachent avant que l'esprit ne comprenne.

Mon vieux 400mm est toujours chez moi. Je ne l'utilise plus. Il dort dans un coin, poussiéreux. Je ne m'en séparerai jamais.

Il m'a tout appris — dix ans de flou pour construire quelque chose qu'aucun argent ne peut acheter. Un œil. Une patience. Une compréhension intime de ce que veut dire attendre le bon moment.



La photo que je n'ai pas prise

Ce matin-là, je suis monté au-dessus du col de la Balafrasse avec une idée fixe : le gypaète barbu.

Près de trois mètres d'envergure. Un regard orangé cerclé de noir. Le casseur d'os, revenu d'entre les morts après avoir frôlé l'extinction dans les Alpes. Une image que je porte en moi depuis des années.

Le froid. Le silence. Ce moment suspendu où l'on scrute le ciel jusqu'à en avoir mal aux yeux. Et puis — une silhouette immense, reconnaissable entre mille.

Il arrive. Je lève l'appareil. Il passe. Trop loin.

Il revient. Le Mont-Blanc se déploie derrière lui, immaculé, comme posé là pour composer l'image parfaite.

Je déclenche. Encore trop loin. Un ciel d'un bleu aveuglant. L'oiseau, minuscule dans ce théâtre trop vaste.

Il repasse encore. Et encore. À chaque fois, le même constat : il est là, le Mont-Blanc est là, tout est là — sauf la photo.

Sur ma carte mémoire, des images techniquement correctes. On y voit un gypaète. On y voit une montagne. Mais on n'y voit pas ce que j'ai ressenti.

Cette photo-là, celle que je voulais vraiment, elle n'existe que dans ma tête. Elle y restera peut-être pour toujours. Un gypaète plein cadre, ses plumes fauves caressées par une lumière d'or, le Mont-Blanc en majesté derrière lui.

La photographie animalière, c'est ça. Accepter que la nature ne doit rien. Que la lumière fait ce qu'elle veut. Que l'animal sauvage ne pose pas. On peut tout faire parfaitement et repartir avec une image qui ne sera jamais à la hauteur du moment vécu.

Mais voici ce que je garde de cette journée : j'ai vu un gypaète barbu survoler le Mont-Blanc. Pas à travers un écran. Là, devant moi, dans l'air glacé du matin, avec le bruit du vent et l'odeur de la neige.

Aucune photo au monde ne vaudra jamais ça.

Je remonterai. Peut-être cet hiver, quand la lumière sera plus douce. Peut-être qu'il repassera au bon moment.

Ou peut-être pas.



Cent matins de brume

Le Bugey, au lever du jour, c'est un autre monde. Les plaines s'étirent à l'infini, noyées dans une brume épaisse qui efface les contours, transforme les arbres en ombres chinoises, fait du paysage une aquarelle grise.

C'est là que je viens chercher le renard. Depuis des années. Depuis toujours, me semble-t-il.

Pas spectaculaire comme le lynx. Pas mythique comme le loup. Juste un renard. Celui que tout le monde photographie, celui qui devrait être facile.

Et pourtant.

Des centaines de matins. Je viens, je m'installe, j'attends. Je l'ai photographié des dizaines de fois — jamais comme je le voulais vraiment. Jamais dans cette lumière précise que j'imagine. Jamais avec ce regard tourné vers moi au bon moment.

Je ramène des images correctes, parfois bonnes. Mais jamais LA photo — celle que je reconnaîtrais si elle se présentait, mais qui ne se présente jamais.

Parfois, je vois ses traces. Des empreintes nettes dans la boue, dans la neige, dans la rosée. La signature de ses passages nocturnes. Il était là, quelques heures plus tôt — ou peut-être est-il encore là, à m'observer pendant que je l'attends.

L'hermine, c'est une autre histoire. Pendant une année, elle s'est montrée, régulièrement, presque prévisible. Je l'ai photographiée dans toutes ses poses. Puis elle a disparu. Pas morte, j'espère. Juste partie ailleurs, ou revenue à son statut de fantôme. Je retourne aux mêmes murets de pierre, aux mêmes tas de bois. Elle n'y est plus. Comme si cette année de visibilité avait été un cadeau, et qu'il ne fallait pas en demander plus.

Et il y a le chat sauvage. Le fantôme des bois. Je l'ai photographié, rarement, quelques fois. Ces images me donnent espoir qu'il est toujours là. Je le cherche tout le temps, secrètement — l'idée qu'il existe, bien réel, suffit à me faire revenir.

Des centaines de matins de brume. Des centaines de retours avec des images, mais jamais tout à fait celle que je voulais.

Pourtant, à force de venir, je connais chaque chemin, chaque haie, chaque arbre isolé. Je sais où la lumière arrive en premier, où les animaux aiment traverser, où la brume se lève plus tôt. Je cartographie mentalement leurs passages. Je deviens familier d'un territoire que je ne possède pas, mais que j'habite, à ma façon, discrète et patiente.

Et puis, de temps en temps, une récompense inattendue. Un busard qui chasse au ras des herbes. Un chevreuil qui sort de la brume comme une apparition. Une buse posée sur un piquet, à contre-jour. Des cadeaux non sollicités, qui finissent par compter autant que ce que je cherchais.

La nature ne donne jamais exactement ce qu'on attend. Elle donne autre chose. Il faut apprendre à l'accepter — à comprendre que la quête importe peut-être plus que la trouvaille.

Le renard parfait du Bugey, je le photographierai peut-être un jour. Au centième matin. Au millième. Ou peut-être jamais.

Mais ces plaines m'apaisent. Cette brume m'enveloppe comme une promesse. Cette attente, aussi vaine soit-elle, me donne une raison de me lever avant l'aube.

Cent matins de brume. Et j'y retournerai demain.

Partie II — L'instant

Ces fractions de seconde où tout bascule.



Le lynx sous la pluie

Il pleuvait ce jour-là. Pas une pluie douce — une pluie de novembre, lourde, froide, qui transforme la forêt en cathédrale liquide.

J'étais venu pour les champignons. Un simple 50mm sur le boîtier, l'envie d'être dehors quand tout le monde reste dedans.

Les plaines du Bugey sous la pluie, c'est un autre monde. Le silence s'épaissit. Les couleurs se saturent. On entend l'eau partout.

Je marchais lentement, le regard au sol, quand j'ai vu les traces. Pas des traces de pas — quelque chose d'étrange, comme si on avait traîné un tronc dans la mousse. Deux sillons parallèles, profonds, irréguliers. L'empreinte d'un poids mort qu'on déplace.

J'ai suivi. Le cœur qui bat différemment — cette intuition qui dit qu'on n'est plus seul.

Les traces menaient vers un creux entre deux arbres tombés. Et puis je l'ai vu. Le chevreuil. Mort. Couché sur le flanc, le pelage trempé, la gorge ouverte. Le sang dilué par la pluie formait de petites rivières roses dans la mousse.

J'ai levé les yeux.

Il était là. Juste au-dessus du corps. Immobile. Les yeux plantés dans les miens.

Un lynx.

Le temps s'est arrêté. Trois secondes, peut-être cinq — une éternité suspendue entre deux battements de cœur. Ses oreilles en pinceau noir. Son pelage tacheté, sombre sous la pluie. Ses yeux d'ambre, d'une intensité que rien ne prépare.

Il ne bougeait pas. Moi non plus. Le 50mm contre ma poitrine était inutile — trop court, trop lent. Et de toute façon mes mains n'obéissaient plus.

Puis il est parti. Sans un bruit. Une ombre qui se dissout dans les sous-bois, avalée par la pluie.

Je suis resté là, trempé, tremblant. Le chevreuil gisait toujours entre les arbres. La pluie continuait de tomber. Le lynx, lui, avait disparu comme s'il n'avait jamais existé.

Pas d'image. Pas même une photo floue. Juste ce regard gravé dans la mémoire — quelques secondes où j'avais croisé l'un des fantômes des forêts du Bugey, l'un des animaux les plus discrets d'Europe.

Pendant trois ans, j'y suis retourné. Dans toutes les forêts, tous les vallons du Bugey. À l'aube, au crépuscule, sous la pluie, sous la neige. Trois ans à guetter les traces, à apprendre ses passages. Trois ans à rentrer bredouille.

Et puis, un matin, il était là. Pas au même endroit, pas dans les mêmes circonstances. Mais c'était lui — ce regard, je l'aurais reconnu entre mille.

Cette fois, j'ai eu le temps. La distance était bonne, la lumière acceptable. J'ai déclenché.

L'image existe, quelque part dans mes archives. Elle est propre, techniquement correcte. On reconnaît le lynx, sa posture, son regard.

Mais elle ne dit rien de ce jour de pluie. Rien du chevreuil dans la mousse. Rien de ce face-à-face silencieux où j'avais interrompu son repas. Rien de la tristesse d'avoir troublé quelque chose de sacré.

La photographie que j'ai prise compte, bien sûr. Mais la rencontre fondatrice reste celle que je n'ai pas photographiée. Celle où je suis juste un intrus dans son monde — sans appareil adapté, sans préparation, sans plan.

Depuis ce jour, je ne cherche plus seulement l'image. Je cherche la rencontre. Le privilège d'être traversé par la beauté sauvage.



Les traces dans la neige

La neige craquait sous mes pas. Ce bruit sec et cristallin qu'elle a quand elle n'a pas encore fondu — chaque pas résonnait dans le silence de l'aube comme une trahison.

Impossible d'être discret. Les traces étaient là, devant moi, et je ne pouvais pas m'en détacher.

Elles se croisaient dans la neige vierge comme une calligraphie mystérieuse. D'abord celles du renard — nettes, légères, alignées presque droit. Puis d'autres, plus larges, plus espacées. Des coussinets ronds, quatre doigts serrés, pas de griffes.

Un chat sauvage.

Le cœur serré. Fantôme parmi les fantômes.

Un peu plus loin, où la forêt s'épaississait, deux autres traces. Plus grandes, plus profondes. Des lynx. Deux lynx. Une femelle et son petit, sans doute — ils avaient marché côte à côte, puis s'étaient séparés, puis retrouvés. Leurs empreintes racontaient une histoire nocturne dont j'étais le lecteur matinal, décalé, inutile.

J'ai regardé ma montre. Le quotidien qui attendait en bas.

J'ai suivi quand même.

Kilomètre après kilomètre, enfoncé dans la forêt, la neige craquant toujours sous mes pas, annonçant ma présence à des kilomètres à la ronde. Les traces montaient, descendaient, disparaissaient sous un arbre, réapparaissaient de l'autre côté. Parfois elles s'arrêtaient net — un affût, un repos — puis reprenaient.

À un moment, de l'urine dans la neige. Jaune vif contre le blanc immaculé. Un marquage de territoire, un message laissé à d'autres prédateurs. Je me suis accroupi devant cette trace de vie comme devant un trésor.

Plus loin, un lièvre a jailli d'un buisson, blanc sur blanc, et disparu en quelques bonds. Mon cœur a fait un bond aussi — j'ai cru, une fraction de seconde, que c'était eux.

Ce n'était qu'un lièvre.

J'ai continué jusqu'à ce que les traces s'effacent, là où la forêt devenait trop dense, où le vent avait soufflé plus fort. Les empreintes se sont évanouies, comme si les lynx s'étaient envolés — ou comme s'ils m'avaient entendu venir depuis longtemps et avaient pris un autre chemin.

Je me suis arrêté. Épuisé. Gelé. Pas d'image, pas de rencontre. Juste des kilomètres de traces.

En redescendant, je me suis posé la question que je me pose souvent : pourquoi. Pourquoi partir à l'aube pour suivre des traces qui ne mènent nulle part.

Parce que ces traces sont la preuve. La preuve qu'ils existent, qu'ils vivent, qu'ils traversent ces forêts que je connais par cœur, mais qu'eux connaissent autrement — dans l'obscurité, avec des sens que je n'aurai jamais.

Même si je ne les vois pas, je sais qu'ils sont là.

Ça me suffit. Enfin, presque.



Le loup sous mes pieds

Les chiens hurlaient depuis une heure. Peut-être plus.

Là-bas, tout au fond de la vallée adjacente, invisibles mais omniprésents, les patous donnaient de la voix avec cette insistance qui finit par vriller les nerfs.

J'étais venu pour un sommet — un peu engagé, le genre d'ascension où il faut aimer le vide et ne pas trop réfléchir. Monter, toucher le cairn, redescendre par l'arête. Mais ces chiens, qui n'arrêtaient pas.

L'arête était étroite. Des deux côtés, le monde tombait dans le néant. Sous mes pieds, un chaos de blocs instables, de plaques de schiste qui glissent au moindre faux pas. On avance lentement, avec méthode.

J'ai senti, plus que vu, un mouvement en contrebas.

J'ai baissé les yeux.

Un loup. Un gros mâle. Massif, le pelage gris-fauve strié de noir, la démarche souple, économe — cette élégance naturelle des grands prédateurs. Il se faufilait entre les blocs avec une aisance qui rendait ma propre progression ridicule.

Il ne m'avait pas vu — ou plutôt, et c'est ce qui m'a glacé le sang, il m'avait vu depuis longtemps. Il savait exactement où j'étais. Il s'en fichait.

Il passait. À deux cent mètres. Peut-être moins.

J'ai voulu bouger, attraper l'appareil. Mais mes mains étaient agrippées à la roche, mon sac sur le dos, le boîtier inaccessible. Je suis resté figé, le souffle coupé, à le regarder traverser mon champ de vision comme si je n'existais pas.

En bas, les chiens continuaient d'aboyer. Et j'ai compris : c'était lui qu'ils appelaient. Lui qu'ils traquaient depuis des heures. Mais il était là-haut, hors de portée, tranquille.

Il a disparu entre deux blocs, avalé par l'ombre. Je ne l'ai plus revu.

Je suis redescendu dans un état second. Pas d'image. Rien que ce souvenir gravé dans la chair : un loup, sous mes pieds, à portée de regard, tellement proche que j'aurais pu entendre sa respiration si le vent n'avait pas tout emporté.

Une semaine plus tard, avec un ami, ascension du Grand Pinier. On marchait vers les premiers lacs quand je lui ai dit : regarde.

Sur une barre rocheuse, à une centaine de mètres, un animal. Ma première pensée : un renard. Mais quelque chose clochait — la démarche, les proportions, le port de tête.

J'ai sorti le boîtier. Un 24-70mm, rien d'adapté à l'animalier, mais c'était ce que j'avais. J'ai cadré, zoomé au maximum, déclenché.

Ce n'est qu'en regardant l'écran que j'ai compris. Ce n'était pas un renard. C'était un jeune loup.

Ils étaient là. Les loups étaient revenus dans mes montagnes. Pas comme des légendes, pas comme des rumeurs chuchotées au coin du feu — comme des êtres de chair, d'os, de muscle. Ils ne demandaient rien, ni permission ni reconnaissance. Ils reprenaient juste leur place.

La photo que j'ai ramenée ce jour-là est médiocre. L'animal est loin, on distingue mal sa silhouette. Mais on ne voit pas son regard. On ne sent pas sa présence.

Quand je la regarde, je ne pense pas à sa qualité technique. Je pense au gros mâle sous mes pieds — celui que je n'ai pas photographié, celui qui m'a laissé le voir passer sans jamais m'accorder un regard.

Je rêve encore de loups. La nuit, je les vois traverser mes montagnes, sur les arêtes, dans les éboulis, à travers les forêts de mélèzes. Toujours juste hors de portée. Juste assez loin pour que l'image reste floue. Juste assez proches pour que je n'oublie jamais.

Alors je retourne là-haut.

Mais au fond, je sais : les plus belles rencontres ne laissent pas de traces. Seulement des souvenirs brûlants — et des chiens qui hurlent dans le lointain.

L'herbe était parfaite

J'avais enfin le bon matériel. Un 500mm autofocus, stabilisé, lumineux — celui dont j'avais rêvé pendant dix ans avec mon vieux 400mm manuel.

Ce matin-là, tout était réuni. Le renard était là, à découvert, dans la lumière parfaite de l'aube. Bonne distance. Pas farouche. J'avais le temps, la lumière, l'animal.

Je cadre. L'objectif se met à mouliner — ce bruit du moteur qui cherche, qui hésite. Le collimateur est sur le renard, exactement sur lui. Mais l'objectif cherche ailleurs. Il cherche, et cherche encore.

Le renard lève la tête. Il me regarde. Il sait que je suis là.

Clic. Le collimateur devient vert. Je déclenche.

En rentrant, j'ouvre les images. Le renard est parfaitement cadré, à la bonne distance, dans une lumière magnifique.

Mais il est flou. Complètement flou. L'autofocus a fait le point sur l'herbe — juste devant lui. Une herbe nette, tranchante, d'une précision chirurgicale. Pendant que le renard ressemble à une aquarelle.

L'herbe était parfaite. Le renard, non.

J'ai passé dix ans avec un objectif manuel à rater des photos à cause de mes doigts trop lents. Et maintenant que j'ai enfin le bon matériel, celui qui est censé tout faciliter, il rate les photos à ma place. Il choisit l'herbe.

C'est technique, prévisible. Mais savoir ça ne rend pas la photo moins floue.

On peut avoir le meilleur matériel du monde, l'autofocus le plus rapide, le capteur le plus sensible. La nature reste imprévisible. La lumière reste capricieuse. Et l'autofocus, parfois, choisit l'herbe.

Alors on apprend à composer avec. À passer en manuel quand l'automatisme s'acharne sur le mauvais sujet. À vérifier la zone de netteté avant de déclencher. À comprendre qu'aucun matériel ne remplacera jamais la vigilance.

Ce renard dans l'herbe floue, je l'ai gardé. Pas pour le montrer. Juste pour me rappeler que même avec le bon matériel, on rate. Que l'échec fait partie du métier.

L'herbe était parfaite. Le renard était flou. Et j'ai compris que peu importe le prix, peu importe la technologie — la nature trouvera toujours un moyen de nous rappeler qu'elle ne se laisse pas capturer facilement.

Même quand tout semble aligné.

Partie III — À pas de loup

Une façon d'entrer dans le monde sans le déranger — et peut-être, une façon de vivre.



À pas de loup

Pendant longtemps, j'ai confondu le pic mar avec l'épeiche.

Deux pics. Deux tailles proches, deux calottes rouges, deux façons de tambouriner sur l'écorce qui se ressemblent à l'oreille non avertie. J'ai affiché la mauvaise légende sous la mauvaise photo plus d'une fois, convaincu d'avoir raison.

Ce n'est pas juste une erreur d'appellation. C'est un aveu.

L'ornithologie a toujours été mon point faible. Je reconnais un peu les oiseaux à leur chant — pas toujours, pas tous, mais quelques-uns. Mon père, lui, a la mémoire des papillons et des fleurs — un savoir patiemment construit, bien plus fin que le mien sur ces sujets-là. Chacun ses lacunes, chacun ses domaines. Trente ans de terrain n'effacent pas tout, loin de là.

Et c'est peut-être une des choses les plus importantes que j'ai mises du temps à comprendre : il ne suffit pas de savoir photographier. Il faut essayer de savoir ce qu'on photographie.

Je dis bien essayer. Parce que ce n'est pas si simple, et je serais malhonnête de prétendre avoir toujours fait les choses bien.

Un couple de pics qui creuse une loge n'a pas la même tolérance à la présence humaine selon le stade de la nidification. Un rapace qui couve peut abandonner son nid si on s'approche trop, au mauvais moment, sans le savoir. Une salamandre traverse un chemin forestier à heure et condition précises — l'ignorer, c'est risquer de la piétiner sans même la voir. Une orchidée sauvage pousse sur un sol si spécifique qu'un pas de travers, une année, peut compromettre la station pour longtemps.

Je n'ai pas toujours su tout ça avant d'y aller. Au début, on marche, on regarde, on apprend surtout de ses propres maladresses — et parfois, sans le vouloir, on dérange plus qu'on ne le devrait. Ce n'est qu'avec le temps que la documentation est devenue un réflexe presque aussi important que la marche elle-même.

Aujourd'hui, je me renseigne davantage avant de partir. Les cycles de reproduction, les périodes sensibles, les habitats précis. Encore plus qu'avant. Ce n'est pas une garantie de ne jamais déranger — je continue d'apprendre, de me tromper, de découvrir après coup que j'aurais dû faire autrement. Mais c'est un effort que j'essaie de tenir, année après année, sans prétendre l'avoir toujours fait correctement.

Le pic mar et l'épeiche se ressemblent encore un peu, dans mon oreille. Mais je vérifie, maintenant, avant d'affirmer.

Savoir, avant de regarder. Se documenter, avant de s'approcher. Ce n'est pas la partie romantique du métier, et ce n'est jamais complètement acquis.

C'est peut-être, malgré tout, la plus essentielle.

Ceux qui m'ont donné le goût, ceux qui me l'ont fait perdre

Il y a trop de noms pour tous les citer. Vincent Munier, pour cette économie de moyens, cette lenteur assumée, ces images où l'animal semble avoir consenti à apparaître plutôt qu'avoir été traqué. Henri Cartier-Bresson, bien loin de l'animalier, mais dont l'instant décisif m'a appris ce qu'est une fraction de seconde qui vaut la peine d'être figée. Robert Hainard et son trait de crayon, cette autre façon de rendre justice au sauvage sans même un déclencheur — juste un œil, une main, une patience du même ordre que la mienne devant un affût.

Il y en a tant d'autres. Des noms que je pourrais égrener comme un chapelet de gratitude, chacun ayant déposé quelque chose en moi — une lumière, une lenteur, une façon de tenir la patience jusqu'à ce qu'elle devienne une forme de prière.

Mais il y a aussi l'autre versant. Celui dont je ne dirai pas le nom — un photographe, parmi d'autres ailleurs, croisés ou dont j'ai simplement entendu parler, qui ont fait du sauvage un commerce. Des animaux appâtés pour garantir la photo. Des sorties vendues comme des safaris, la rencontre quasi garantie, moyennant finance. Des espèces dérangées pour un post, un abonnement, une vente de tirage.

Ce n'est pas la réussite commerciale qui me dérange — chacun vit de son métier comme il peut, et je ne suis pas mieux placé que quiconque pour juger de la nécessité de chacun. C'est la manière. Le sauvage transformé en produit, en expérience à consommer, en décor à louer. À des années-lumière de ce que je crois, de ce que j'essaie de faire, moi, avec toute l'humilité et les limites que ça suppose.

Je ne prétends pas être irréprochable. Je n'ai pas toujours tout su, tout bien fait — je l'ai dit plus tôt, et ce serait malhonnête de l'oublier ici. Mais il y a une différence entre apprendre en se trompant, et bâtir un modèle économique sur le dérangement délibéré d'un animal pour garantir un cliché.

C'est un sujet délicat. Je n'ai ni solution ni leçon à donner — seulement cette conviction simple, têtue, presque enfantine : le sauvage ne se vend pas. Il se mérite, en silence, à genoux devant plus grand que soi. Le reste n'est que du commerce déguisé en émerveillement.

Partie IV — Ce qui reste

Quand on redescend transformé.



Le faucon et l’escalade

Il y a des endroits qu'on appelle secrets, même quand ils ne le sont pas vraiment.

Ce coin de falaise, je l'avais découvert lors d'une sortie d'escalade avec un ami. Un lieu qui ne figure sur aucun topo, où l'on se sent seul au monde — jusqu'à ce qu'un coup de feu claque dans le lointain, rappelant instantanément la réalité de la présence humaine.

Ce jour-là, en grimpant, j'avais vu un faucon pèlerin sur son lardoire — ce rocher où les rapaces déposent leurs proies, reconnaissable aux plumes éparpillées, aux traces de sang séché. Leur garde-manger. Leur royaume.

Il était là, posé, royal, en train de dépecer un pigeon ou une grive. Les serres enfoncées dans la chair, le bec rouge de sang, absorbé par son repas. Je l'avais observé depuis la paroi, suspendu à mes prises, fasciné.

Il m'a fallu des semaines pour planifier un retour. Plusieurs heures de marche, une approche délicate sur des éboulis instables. Loin de tout.

J'y suis allé quand même. Le sac chargé, les jambes qui brûlent. J'ai atteint le sommet de la barre rocheuse.

Il était là. Juste en dessous de moi. À quelques mètres. Sur son rocher habituel.

J'ai commencé à sortir l'appareil, lentement, chaque geste mesuré. Il n'avait pas levé la tête. Je me suis allongé sur la roche et j'ai posé le boîtier devant moi.

Puis j'ai compris.

J'étais trop près. Si je bougeais, si le déclencheur claquait, il partirait. Et il ne reviendrait peut-être jamais — parce que je l'aurais trahi. Parce que j'aurais transformé son sanctuaire en lieu de dérangement.

Je suis resté figé. Allongé sur la roche chaude, le doigt au-dessus du déclencheur, à le regarder continuer son repas, méthodique, concentré.

C'était exactement ce que j'étais venu chercher.

Je n'ai pas déclenché.

Pas par impossibilité technique. Mais parce que quelque chose en moi refusait. Ce moment n'était pas pour moi. Il lui appartenait. J'étais ici en invité, pas en prédateur.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté là. À un moment, il a levé la tête, m'a regardé de ses yeux noirs, perçants. Je n'ai pas bougé. Il a attendu. Puis il a repris son repas.

Quand il est enfin parti, d'un coup d'aile silencieux, j'ai rangé mon appareil.

Pas d'image. Juste ce moment suspendu où j'ai choisi de ne pas faire ce pour quoi j'étais venu.

En redescendant, je me suis senti étrangement léger. Pas déçu — en paix. Parce que j'avais laissé quelque chose d'intact.

Au loin, les coups de feu continuaient de claquer. Des hommes, quelque part, qui traquaient ce qui reste de sauvage dans ces montagnes déjà tellement parcourues. Et moi, je redescendais les mains vides, avec la certitude d'avoir laissé un espace de liberté que je n'avais pas violé.

Je n'y suis jamais retourné. Pas par difficulté d'accès. Parce que je n'en avais plus besoin. J'avais eu ce que j'étais venu chercher — même sans l'image.

Il y a des photos qu'on ne prend pas par impossibilité technique. Il y a celles qu'on ne prend pas par malchance. Et puis il y a celles qu'on ne prend pas par choix — parce qu'on comprend que déclencher serait une intrusion.

Le faucon est peut-être encore là-bas. Sur son lardoire. Dans son coin "secret" que les coups de feu trahissent, mais que je n'ai jamais trahi.

Ce que j'ai vu et que personne ne verra

Il y a des images qui n'existent que dans ma mémoire.

Pas parce que je les ai ratées techniquement. Pas parce que le matériel m'a trahi. Mais parce qu'elles n'ont jamais été destinées à être photographiées.

Le chevreuil qui s'étire au premier rayon de soleil, dans une clairière où je n'aurais jamais dû être. La martre des pins qui joue avec ses petits, à vingt mètres de mon affût, pendant que mon appareil est rangé dans le sac. Le ballet de trois aigles au-dessus d'un col, un soir d'orage, alors que je redescendais sans matériel. La brume qui se lève sur le lac, avec les cygnes et leurs petits qui traversent en file indienne, fantômes dans le brouillard. Le renard qui passe sous mes pieds, si près que j'aurais pu le toucher, pendant une pause où j'avais posé l'appareil pour manger.

Ces moments-là, personne ne les verra jamais. Pas d'image à partager. Juste moi. Juste ma mémoire.

Ce privilège silencieux d'avoir été là, au bon endroit, au bon moment, sans témoin, sans preuve.

Et c'est peut-être mieux comme ça.

Je me souviens d'un matin où j'ai vu un renardeau jouer avec une plume. Pendant dix minutes, il l'a lancée en l'air, l'a rattrapée, l'a poursuivie quand le vent l'emportait. Je n'ai pas sorti l'appareil. Pas par oubli — parce que j'ai senti, instinctivement, que ce moment ne devait pas être capturé. Qu'il devait rester entre lui et moi.

Aujourd'hui, personne ne sait que ce renardeau existe. Mais moi, je le sais. Et ça suffit.

Il y a aussi cette nuit où j'ai vu une chouette chevêche chasser à la frontale. Je marchais pour rentrer, tard, après un affût raté. Elle est arrivée, attirée par la lumière, virevoltant autour de moi, silencieuse, fantomatique. Elle se posait sur les piquets, sur les branches

basses, me regardait avec ses grands yeux jaunes. Pendant vingt minutes, elle m'a accompagné, comme si j'étais devenu, temporairement, une partie de son terrain de chasse.

Je n'ai pas pris une seule photo. La nuit était trop noire, de toute façon. Mais surtout, ce moment était trop précieux pour être interrompu.

Elle m'a suivi jusqu'à la lisière de la forêt. Puis elle a disparu.

On me demande souvent combien de photos j'ai dans mes archives. Des dizaines de milliers, probablement. Trente ans de terrain. Mais les images les plus précieuses ne sont pas sur mes disques durs. Elles sont là, quelque part entre mes tempes et mon cœur, gravées dans une mémoire que personne ne pourra jamais effacer.

On voit le photographe de nature comme quelqu'un qui capture, qui fige, qui possède. On oublie l'autre versant du métier : être témoin, voir sans prendre, accepter que certaines beautés ne soient pas faites pour être partagées — seulement vécues.

Quand je serai vieux, je ne me souviendrai probablement pas de mes meilleures photos. Je me souviendrai de ces moments-là. Ceux qui n'ont pas de fichier associé. Ceux qui restent bruts, intacts.

Le chevreuil qui s'étire. La martre et ses petits. Les trois aigles dans l'orage. Les cygnes dans la brume. La chouette qui m'a suivi. Le renardeau et sa plume.

Personne ne les verra jamais. Sauf moi.



Mon père, la lumière et moi

Il y a une odeur que je n'oublierai jamais.

Celle des bains de développement dans le garage. Ce mélange âcre de révélateur, de fixateur, d'acide acétique qui prenait à la gorge et qui signait les soirées où mon père disparaissait dans le noir.

La lumière rouge. Le silence concentré. Les négatifs qui pendaient comme du linge. Les images qui apparaissaient lentement dans le bain, comme par magie.

Je ne comprenais pas tout. Mais je regardais. Et quelque chose s'imprimait en moi, aussi sûrement que ces images sur le papier photographique.

Mon père était — est encore — photographe. Amateur, mais excellent. Un de ceux qui font des images justes sans se poser mille questions techniques. Qui voient la lumière instinctivement. Qui savent attendre le bon moment sans consulter leur montre.

Il photographie la nature. Les montagnes, surtout. Les chamois dans leur élément. Les paysages des Hautes-Alpes, ces lumières d'altitude que seuls ceux qui montent là-haut connaissent vraiment.

On n'est pas sortis ensemble aussi souvent qu'on l'aurait voulu. La vie, les emplois du temps qui ne coïncident jamais. Mais les quelques fois où on est montés ensemble — adolescent, l'appareil de mon père en bandoulière, moi qui suivais en essayant de ne pas trop traîner — ces moments-là sont gravés. Pas dans une carte mémoire. Dans quelque chose de plus profond.

Je me souviens de ces randonnées. Lui qui marchait devant, suivant à bon rythme le chemin. Pas de grandes explications, pas de cours magistral sur la composition. Juste sa façon de se déplacer, de s'arrêter, de regarder la lumière, d'attendre. Et moi, derrière, qui apprenais sans savoir que j'apprenais.

Et puis il y avait le pâté. Celui de ma mère, qu'on sortait là-haut, au sommet, quand on avait enfin gagné l'altitude et le droit de souffler. Ce goût-là, personne ne peut le comprendre s'il ne l'a pas vécu. Ce n'est pas juste du pâté. C'est la récompense de l'effort, le partage silencieux, la montagne qui devient hospitalière parce qu'on y mange quelque chose fait à la maison.

Mon père ne m'a pas vraiment appris la technique. Ça, je l'ai appris seul, à coups d'essais, d'erreurs, de manuels feuilletés tard le soir. Mais ce qu'il m'a transmis, c'est autre chose.

Le regard. Cette façon de voir la lumière avant de voir le sujet. De sentir quand le moment approche, avant même qu'il se produise. D'être patient sans s'impatienter. De respecter ce qu'on photographie.

Et surtout, l'amour de la nature. Pas par des discours — en m'emmenant là-haut, en me montrant, par sa simple présence silencieuse, que c'est là qu'il se sentait bien.

Aujourd'hui, il photographie encore. Pour le plaisir, sans pression. Il suit mon travail. On ne parle pas beaucoup de ces choses-là, lui et moi. Mais je sais qu'il regarde mes images, qu'il voit ce que je fais. Et ça compte plus que n'importe quelle reconnaissance extérieure — parce qu'il sait ce que ça coûte, une image. Ce que c'est que de monter dans le froid, d'attendre des heures, de rater cent fois avant de réussir une fois.

Je suis devenu professionnel. J'ai pris un chemin qu'il n'a pas pris. Mais au fond, quand je suis là-haut, seul dans un affût glacé à cinq heures du matin, je retrouve ce qu'il m'a montré. Ce silence. Cette patience. Cette façon de ne faire qu'un avec le paysage.

On n'a pas fait autant de sommets ensemble que je l'aurais voulu. Mais les quelques fois où on l'a fait — ces matins-là, ces sommets-là, ce pâté-là — valent mille autres sorties. Parce que c'est avec lui que tout a commencé.

Mon père ne m'a pas appris la photographie. Il m'a appris à regarder. À sentir la lumière. À attendre sans s'énerver. À respecter ce qu'on observe.

Ça ne s'apprend pas dans un stage. Ça se transmet. Silencieusement. Par imprégnation. Par ces moments passés côte à côte, à regarder dans la même direction.

Aujourd'hui, quand je photographie un chamois sur une crête alpine, je pense à lui. Il m'a donné le regard. J'ai construit le reste sur cette fondation.

Je ne lui ai jamais vraiment dit merci. On n'est pas comme ça, lui et moi. Mais peut-être qu'il lira ces lignes.

Merci, Papa. Pour le regard. Pour la patience. Pour la lumière. Pour m'avoir emmené là-haut, même si ce n'était pas assez souvent.

Tu m'as donné les fondations. J'ai construit le reste. Mais sans toi, il n'y aurait pas de maison.

La parenthèse humaine

Construire le reste, ça a aussi voulu dire s'éloigner, pendant un temps, de la nature elle-même. Il y a eu une période où j'ai photographié presque exclusivement des humains.

Des mariages, d'abord — cette tension particulière du jour J, où il faut être partout à la fois sans jamais se faire remarquer. Des photos scolaires, alignées, répétitives, où chaque visage doit ressembler à une promesse figée pour les parents. Des portraits d'entreprise, des biens immobiliers à mettre en valeur sous leur meilleur angle. Un métier à part entière, technique, exigeant à sa manière — mais sans le silence auquel j'étais habitué.

Et puis il y a eu le studio. Les portraits, jusqu'au plus intime de ce que peut offrir la photographie humaine : le nu.

Ce n'était pas une curiosité de passage. C'était une vraie recherche — la lumière sur une peau, la ligne d'une silhouette, cette quête d'esthétique et de beauté qui n'est finalement pas si loin de ce que je cherche devant un bouquetin sur une crête ou un chevreuil dans les broussailles. Sublimer ce qui se présente devant l'objectif, avec respect, avec patience, en cherchant le bon angle, la bonne lumière, le moment où le sujet cesse de poser pour simplement être.

Mais je n'ai jamais vraiment aimé le studio en tant que tel — ces murs, ce fond neutre, cette lumière entièrement fabriquée. J'avais besoin d'emmener ces silhouettes dehors. Au pied d'un cyprès chauve, dans une forêt silencieuse, sous l'entrée sombre d'une grotte. Retrouver, même en photographiant un corps humain, la texture d'un tronc, la diffusion d'une lumière filtrée par les feuilles, l'humidité minérale d'une roche — les mêmes éléments que je cherchais déjà pour mes sujets sauvages.

Cette période m'a beaucoup appris. Sur la lumière, sur la patience avec un sujet qui, contrairement à un animal, peut parler, se braquer, se livrer ou se refermer selon la confiance qu'on lui inspire. Sur la responsabilité aussi, différente, de photographier quelqu'un dans sa vulnérabilité plutôt qu'un animal dans la sienne.

Mais au fond, quelque chose ne s'est jamais totalement installé. L'humain, même dans ses moments les plus sincères, ne m'a jamais donné ce que me donne un instant de nature brute. Pas par manque de beauté — j'en ai vu, sincèrement, dans ces séances. Mais parce qu'il manquait ce silence particulier, cette absence totale d'intention, cette vérité qui n'existe que lorsque personne ne pose pour personne.

Un renard ne cherche jamais à être beau pour l'objectif. Une hermine ne compose jamais son regard, dressée sur ses pattes arrière une fraction de seconde avant de disparaître. Un blaireau, sorti de son terrier au crépuscule, n'a que faire de l'angle sous lequel on le regarde. C'est peut-être ça, la différence irréductible.

Cette parenthèse a croisé ma route, longtemps, sincèrement. De belles rencontres, riches humainement, précieuses même. Mais tellement loin de ce qui me fait réellement vibrer : la nature, le sauvage.

Le besoin de ressortir, de retrouver le silence, le froid, l'effort, l'échec, la rencontre — ce besoin viscéral n'a jamais cessé de me tirer vers la porte.

Alors j'ai fini par la refermer, cette parenthèse. Doucement, sans regret. Pour retourner dehors.



Pourquoi j'y retourne

On me pose souvent la question.

Après toutes ces années, après tous ces échecs, après toutes ces aubes glacées, ces affûts bredouilles, ces images ratées : pourquoi je continue ? Pourquoi je remonte dans mes montagnes ? Pourquoi je retourne dans les plaines du Bugey ? Pourquoi je me lève à quatre heures du matin pour peut-être, probablement, ne rien voir ?

La réponse tient en trois mots. Je suis vivant.

Pas au sens biologique. Au sens plein, entier, vibrant du terme. Quand je suis là-haut, dans le froid, dans l'attente, dans le silence, je ne pense à rien d'autre. Les soucis du quotidien s'effacent. Il ne reste que l'instant présent — le vent sur ma peau, le bruit de ma respiration, l'attente suspendue.

Et cette possibilité, infime mais réelle, qu'à tout moment quelque chose de sauvage peut apparaître.

C'est ça qui me fait revenir. Cette promesse non garantie. Ce pari que je fais à chaque sortie : aujourd'hui, peut-être, je verrai quelque chose d'extraordinaire. Ou peut-être pas. Et c'est suffisant pour que je me lève.

La nature, c'est mon havre de paix. Le seul endroit où je n'ai pas besoin d'être quelqu'un. Où je n'ai pas de rôle à jouer, de masque à porter. Je peux juste être là, silencieux, immobile, présent. Ni photographe, ni professionnel. Juste un mammifère parmi d'autres — un peu gauche, un peu bruyant, mais sincère dans sa volonté de ne pas déranger.

Et puis il y a eux. Les animaux. Le loup que je rêve. Le lynx que j'espère. Le renard qui me passionne. Toute cette vie qui continue, indifférente à nos urgences humaines.

Je ne les photographie pas tous. Je ne les vois même pas tous. Mais savoir qu'ils existent, quelque part, dans ces forêts, ces plaines, ces sommets — ça change tout. Ça me rappelle que le monde ne tourne pas autour de nous. Que la beauté existe sans avoir besoin d'être applaudie. Que le sauvage persiste, malgré tout, malgré nous.

Après trente ans de terrain, je devrais être blasé. Avoir tout vu. Mais non. À chaque sortie, c'est comme la première fois. Cette excitation quand je vois des traces fraîches dans la neige. Ce frisson quand j'entends un bruit suspect dans les sous-bois.

Je ne veux pas m'habituer. Le jour où je ne ressentirai plus ça, ce sera fini.

Mes montagnes — les Hautes-Alpes de mon enfance, où tout a commencé avec cet aigle au-dessus de Chabrière. Ces sommets qui m'ont élevé autant que je les ai gravis. Je ne pourrai jamais les quitter vraiment. Elles sont en moi. Quand j'y retourne, c'est comme rentrer chez moi, même si je n'y habite plus. Elles m'accueillent toujours avec la même indifférence bienveillante.

Et puis il y a le Bugey. Mes plaines d'adoption. Moins spectaculaires, moins célébrées. Mais tout aussi sauvages, à leur manière. C'est là que j'ai appris la patience. Là que j'ai compris que la nature ne se donne pas facilement. C'est devenu mon second foyer.

Alors oui, j'y retourne. Parce que c'est là que je me sens entier. Parce que c'est là que je trouve ce que je ne cherche même pas consciemment.

La paix. Le silence. Une connexion profonde, viscérale, avec quelque chose de plus grand que moi. La terre sous mes pieds. Le ciel au-dessus de ma tête. Les animaux qui vivent leur vie sans se soucier de la mienne.

Dans ces moments-là, je ne suis plus photographe, je ne suis plus spectateur. Je fais partie du paysage.

Demain, peut-être, je verrai ce loup de près. Ou ce lynx qui m'échappe depuis des années. Ou simplement ce renard, enfin, dans la bonne lumière.

Ou peut-être que je ne verrai rien.

Mais même dans ce cas, j'aurai été dehors. J'aurai respiré l'air froid du matin. J'aurai vu le soleil se lever. J'aurai été vivant.

Pas pour l'image.

Pour la vie.



Épilogue

Le garçon de quatorze ans, sur la crête de Chabrière, n'avait pas d'appareil photo.

L'homme qui referme ce livre en a usé plusieurs, pendant trente ans. Et pourtant, je reviens sans cesse au même endroit intérieur : celui où certaines images n'ont jamais eu besoin d'être prises.

Pourquoi je monte encore dans le froid, dans le noir, avec ce poids sur le dos, pour des heures d'attente qui ne donnent rien la plupart du temps. Pourquoi je rentre bredouille sans me décourager. Pourquoi je passe plus de temps à rater qu'à réussir.

La réponse est simple. Et compliquée.

Parce que parfois — rarement, mais parfois — tout s'aligne. La lumière est juste. L'animal est là, au bon endroit, au bon moment. Mes mains ne tremblent pas. Mon souffle se suspend. Et l'image advient.

Ces moments-là ne compensent pas les échecs. Ils ne rachètent pas les milliers d'images floues, les rencontres ratées, les levers à quatre heures pour rien. Mais ils prouvent quelque chose.

Que la beauté existe. Qu'elle accepte parfois — rarement, mais parfois — d'être capturée.

Ces images, je les ai payées au prix fort. Des années d'apprentissage. Des milliers d'échecs. Des hivers entiers passés dans le froid. Mais je ne regrette rien, parce qu'elles ne sont pas que des pixels arrangés sur une carte mémoire. Elles sont la preuve que j'étais là. Que j'ai vu. Que j'ai été témoin de quelque chose de plus grand que moi.

Alors oui, je continuerai. Je remonterai dans mes montagnes. Je retournerai dans les plaines du Bugey. Je me lèverai avant l'aube. Je gèlerai dans les affûts. Je raterai encore mille photos.

Mais de temps en temps — juste de temps en temps — la nature consentira. Elle se laissera approcher. Et je serai là. Prêt. Patient. Émerveillé.

Parce qu'au fond, ce n'est pas l'image que je cherche.

C'est la rencontre.

Ce moment où le sauvage et l'humain se croisent sans se détruire, où l'on peut coexister, quelques secondes, dans le respect mutuel.

Pas seulement avec le sauvage. Avec tout ce qui vit, et qu'on croise, sans jamais vraiment lui appartenir.